



LETTRE DES NOUVELLES DE JANVIER

PAR L'ÉQUIPAGE EAGL

Chers amis lecteurs,

Avant de commencer cette lettre des nouvelles, nous vous souhaitons à tous une **joyeuse année 2022** (le mois de janvier n'étant pas fini au moment où nous écrivons ces lignes) !

Nous vous avons laissés en 2021 sur l'arrivée au Cap-Vert, dernières îles avant le grand, le tumultueux, le capricieux Océan **Atlantique**. Olivier de Kersauson vous le dirait, ce n'est pas le pire, c'est même un des plus faciles, surtout dans ce sens... Mais ne vous y trompez pas, sa traversée reste un **défi** pour nous, jeunes marins qui nous faisons notre expérience de jour en jour. Vous trouverez dans cette lettre quelques anecdotes de notre escale au Cap-Vert, la préparation de ces trois semaines de navigation et enfin lesdites semaines ! Assez tergiversé, place au **récit** !

LE CAP VERT

L'île de Sal, comme vous le savez pour l'avoir lu dans notre précédente lettre des nouvelles, accueillit nos premiers pas au **Cap Vert**. Située au Nord-Est de l'archipel, elle est un point stratégique d'arrivée pour les voiliers venant d'Europe ou d'Afrique car au vent des autres îles, elle permet aux **marins** de les rejoindre facilement. De plus, elle possède un mouillage bien abrité dans la petite ville de Palmeira où les formalités d'entrée dans le territoire peuvent être réglées facilement au poste de douane maritime. Enfin facilement... quand on ne débarque pas le soir du Nouvel An ! Finalement il aura fallu plus de deux jours pour nous mettre en règle : faire le test Covid, remplir les papiers et tamponner les **passports**. Cela ne nous a pas empêchés de vivre et de découvrir cette première île surprenante. Surprenante car l'on s'attend à une île volcanique montagneuse alors qu'en fait l'île est plate sauf en quatre ou cinq collines, vestiges de **volcans** érodés par le temps. Surprenante aussi car cette île du Cap-Vert est tout sauf verte. La plaine est aride, décor digne d'un spaghetti de Terence Hill et Bud Spencer, sans arbre ou presque, et d'un sol pierreux donnant l'impression d'un chantier de démolition **inachevé**. Il y a deux choses à voir sur cette île large de dix kilomètres et longue de trente. La première est située sur la côte Est, à l'opposé de notre mouillage. Il s'agit de **marais salants** situés dans le cratère d'un volcan bas en altitude et large de plusieurs centaines de mètres. L'eau de mer y est acheminée artificiellement et dispersée dans les marais, avant que le **cratère** agissant comme un véritable four solaire fasse évaporer l'eau pour ne laisser au fond qu'une couche épaisse de sel blanc. Nous avons pu nous baigner dans un bassin d'eau très **salée** et nous avons constaté avec quelle justesse Archimède avait énoncé sa loi : pour certains d'entre nous, notre derrière se révéla largement constitué de matière peu dense, car elle provoquait un chavirement qui plaçait les proéminences au-dessus de la **flottaison**.



La vieille installation industrielle qui acheminait, au moyen d'une sorte de télésiège de montagne, le sel du cratère au petit **embarcadère** était à l'abandon et les ferrures rouillées sur ces charpentes magnifiques en bois éveillèrent cette odeur mêlée d'aventure et de nostalgie qu'exhalent les vieilles usines ou les gares abandonnées d'un temps passé. La seconde chose à voir est **Santa-Maria**, la ville au Sud, une station balnéaire où nous passâmes un agréable après-midi à nous dorer la pilule après un copieux déjeuner dans un restaurant. Repère des touristes, cet endroit n'a de l'intérêt que pour les plages et les sports nautiques. Nous partîmes bientôt de **Palmeira**, laissant son petit port typique, ces habitants souriants et accueillants et les **enfants** qui contre un sou ou deux gardaient notre annexe sur la plage pendant nos excursions à terre.

ANECDOTE 1

Apple c'est bien mais c'est pas waterproof...

Alors que nous mouillions à Palmeira, Jeanne avait décidé d'aller marcher quelques heures dans les environs, pour se dégourdir les jambes. P-A s'était proposé pour l'amener à terre, sur l'annexe.

La côte, à 40 mètres à l'avant du bateau, était très rocailleuse et les vagues un peu fortes. Jeanne sondait avec la pagaie pour que l'hélice du moteur ne touche rien qui puisse l'endommager. Le fond avait l'air d'être à hauteur de genoux alors Jeanne sauta de l'embarcation... et là, patatras! elle s'enfonça jusqu'au nombril..

Elle prit un bon bain et son portable, emporté afin de prévenir de son retour, en fit de même. Malgré les quelques dizaines d'heures passées dans un bol de riz, un avis professionnel nous fit dire que l'iPhone n'avait pas résisté à l'eau salé. C'est top!

Une courte navigation de vingt-quatre heures nous fit jeter **l'ancre** dans la grande baie abritée de **Mindelo**, capitale de l'île de São Vincete. Pourvue d'une marina et d'un grand mouillage, c'est un point de passage quasi-obligatoire avant un départ en transatlantique et on y trouve toutes les commodités permettant de préparer la **traversée** convenablement. Nous rencontrons ou re-rencontrons des équipages qui comme nous se préparent à partir voir le Nouveau-Monde. Le bar du port est un **repère** pour tous les marins : musique cap-verdienne, verres bien remplis, échanges d'expériences et discussions animées, rien de tel que cette **chaleur humaine** avant de prendre le large ! Deux choses nous étonnent : la jeunesse des équipages rencontrés et le nombre impressionnant de Français. La croisière au large n'est pas qu'une histoire de retraités et la France est vraiment un pays de la mer.

Nous profitons de ces sept jours d'escale pour gambader et faire quelques **randonnées**. Outre l'ascension du sommet de l'île de **Mindelo**, le Monte Verde, qui nous valut une malheureuse intrigue canine, nous sommes surtout partis vingt-quatre heures à l'aventure sur l'île voisine, Santo Antao.

Cette **île** beaucoup plus grande et plus haute que São Vincete ressemble vraiment à l'image qu'on peut se faire du Cap-Vert. Parsemée de plusieurs **cratères** dont certains culminent à plus de mille neuf cents mètres, longue de trente-cinq kilomètres et large de dix-huit, elle est sur tout son versant Est l'écrin d'un paysage **verdoyant** et fertile.



Après une courte traversée à bord de la solide **navette**, nous prîmes un taxi-bus qui nous emmena dans le petit village de **pêcheurs** de Paül. Déjà la route sur le littoral qui nous fit parcourir près d'un quart de la circonférence de l'île nous comblait les yeux. Le temps était au grain et à la pluie et sous des nuages sombres, un solide vent frais agita une mer qui se brisait en rouleaux bruyants sur la roche noire des falaises imperturbables. Le taxi vibrant de sa folle vitesse sur la route pavée nous laissa à un carrefour au milieu du village. Le but de notre excursion était simple, grimper en haut. On nous avait indiqué cette **vallée** menant à Cova, un cratère volcanique situé à mille trois cents mètres d'altitude, comme étant incontournable. Nous avons donc décidé de gravir cette vallée, poussés probablement par le manque certain de relief dans notre quotidien **maritime**. Dans le village, nos sacs à dos bien remplis de nos sacs de couchage et de quelques frugales victuailles, nous cherchâmes d'abord une carte, ce que la **providence**, aidée par un charmant monsieur, nous donna de bon **cœur** après seulement cinq minutes. Vers onze heures, **l'ascension** commença doucement, comme si cette vallée magnifique ménageait nos forces pour la suite.

Nous traversâmes divers **villages** de plus en plus petits à mesure que nous prenions de l'altitude, en suivant une petite rivière dont l'ingénieuse exploitation donnait à cette vallée sa verdure et sa **prospérité**. Des centaines de petits canaux et déviations irriguaient les diverses plantations de légumes, bananiers et autres **plantes** dont nous ignorions les noms. Tout autour de nous, comme des murailles immenses, les parois de la vallée humide se hissaient majestueusement dépassant les **nuages** blancs.



La route fut belle et les **sensations** au rendez-vous. Après avoir croisé quelques enfants espiègles, un corbillard et un singe en laisse, notre chemin quitta la route pavée pour bifurquer par un petit **sentier** qui montait en d'interminables serpentins vers notre objectif. Très vite nous fûmes dans les nuages et nous dûmes faire le deuil de la vision dantesque de la **vallée** en-dessous de nous. Ce fut dur, mais qu'est-ce que ça en valait la peine ! Un par un, après deux heures dans une montée raide à revendiquer le nom de falaise, nous arrivâmes au sommet. Les nuages se dégageant enfin, le soleil nous réchauffa des **rayons** faibles des dernières heures du jour, et dans cette **fraîcheur** humide nous découvrîmes devant nous le cratère. Éteint depuis quelques millions d'années, il sert aujourd'hui de culture et de pâturages pour quelques vaches appartenant à la ferme construite sur un de ses versants intérieurs. Il nous restait à trouver où dormir. Le **soleil** allait se coucher une heure plus tard et le plan était de trouver un petit hôtel ou de dormir chez l'habitant. Nous rencontrâmes rapidement Marculin, paysan du coin qui ne parle que **créole** et **portugais**. Le regard calme et profond, il marcha avec nous et nous arrivâmes, malgré le peu de vocabulaire en commun, à parler le temps de rejoindre la route qui se trouvait de l'autre côté du cratère. Là-bas, un autre Cap-Verdien qui parlait italien, une langue dont les bases ne nous sont pas étrangères, nous indiqua un village à une heure de marche sur une crête dans le prolongement du cratère où nous pourrions trouver un hôtel. Une heure et un coucher de soleil flamboyant sur un **paysage** de montagnes plus tard nous étions à Pico da Cruz, petit village perché à mille cinq cents mètres. Nous y trouvâmes l'hôtelier Georges qui nous logea et nous nourrit contre quelques escudos.

Ce fut une nuit **reposante** à souhait suivie d'un réveil matinal pour espérer trouver une voiture qui descendrait à Porto Novo où nous pourrions prendre la navette retour pour retrouver notre **mouillage**. Une femme descendait justement avec son pick-up et accepta de nous prendre à l'arrière parmi les **marchandises**.



La descente fut à la fois **effrayante** et grisante dans le 4x4 lancé à pleine vitesse sur la route qui descendait les quinze cents mètres jusqu'à l'embarcadère. La traversée retour faite, nous prîmes un repos bien mérité ! Après deux derniers jours de préparation (beaucoup avait été fait avant) nous levâmes l'ancre le mardi 11 janvier pour le cœur de notre aventure : la **transatlantique** !

Anecdote 2

WC alias water chiants

> C'est la veille du départ en transatlantique. Nous avons prévu d'aller boire un verre avec un équipage ami, lorsque les WC en décidèrent autrement. L'évacuation se boucha et les garçons, qui se mirent à la tâche, mirent près de 3 heures avant de parvenir à la déboucher. Le verre n'en fut que meilleur !

> La pompe des WC avait tendance à devenir très dure et à siffler bien fort. Le WD40 fut notre premier allié dans ces moments. Ça fonctionne. Au bout de quelques jours, rebelote : on essaie l'huile d'olive. Le lendemain, ça recommence. On ne voulait pas écouler les stocks de notre meilleure huile, alors on tente l'huile de tournesol. C'est pas encore ça... elle a des goûts de luxe cette pompe !

TRANSATLANTIQUE - ITINÉRAIRE ET NAVIGATION -

La **transatlantique** aller est, se dit-on, la plus facile.

Les alizés, provenant du Nord-Est, stabilisés entre 10 et 20 nœuds, sont des vents très réguliers et correspondant parfaitement à la navigation depuis le Cap-Vert vers les **Antilles**. Les voiliers sont nombreux à se préparer à traverser l'Océan Atlantique entre novembre et mars, le reste de l'année étant une période plus propice aux cyclones... donc pas très conseillée ! C'était donc le bon moment pour partir, et nous n'étions pas seuls à larguer les amarres.

Les choses font que tout **navigateur** part donc plein Ouest, puis relie les deux continents en une quinzaine de jours. Nous en avons fait autrement. Et oui, ce ne serait pas drôle de faire comme tout le monde.

Laisant les îles du Cap-Vert derrière nous, par vent arrière, nous déroulâmes un génois et en hissâmes un second, plaçant les deux en ciseau. Lorsque le spi était plus approprié, il prenait la place de ces deux **voiles** à l'avant du voilier. C'est ainsi que, faisant route plein Sud comme convenu avec le MIO pour prélever les sargasses (des algues dont nous vous parlerons un peu plus bas), nous naviguâmes 5 journées complètes, sous un ciel plutôt couvert. Jour après jour, les bancs de sargasses, dérivant avec le courant, se firent plus denses et plus nombreux. Nous fîmes quelques prélèvements quotidiens, jusqu'à nous trouver au 9° parallèle où nous décidâmes d'empanner et faire cap sur la **Martinique**.

Anecdote 3

On a fait le plein de courgettes à bord!

Il y a des choses qui peuvent paraître banales au quotidien à terre, mais qui pourtant sont déterminantes pour le moral lorsqu'on part pour plusieurs jours en mer. Par exemple, les lardons... nous avons dû faire plusieurs magasins avant d'en dégoter, mais nous ne serions pas partis sans nos quelques dizaines de paquets de lard à découper.

Et puis, il y a les **courgettes**. Se cuisinant à toutes les sauces, avec Domitille, nous décidâmes d'en prendre 5 à une petite dame qui les vendait sur le trottoir. Le premier repas en mer arriva alors, et la nouvelle fut terriblement dure (hilarante pour les garçons, mais non moins dure), ce que nous avons pris pour des courgettes bizarres n'était autre que des **concombres**...

La suite fut plus **sportive**: 16 nœuds établis, avec des rafales fréquentes à 19-20 nœuds. Le vent oscillant entre Nord-Est et Est, nous étions alternativement au travers et au vent arrière. Avec la **houle** importante, le pilote automatique ne tenait pas le coup seul, il fallait donc barrer en permanence pendant nos deux quarts de jour et notre quart de nuit, sinon c'était trop inconfortable à l'intérieur pour les autres. Pendant trois - quatre jours la **fatigue** était bien au rendez-vous, les siestes en journée pour récupérer un peu rythmaient nos journées! Malgré tout, nous étions toujours contents d'être au beau milieu de **l'océan**, seuls au monde avec pour horizon l'arrivée en Martinique, un peu plus tard. De nombreux nuages menaçants nous entouraient, mais nous n'avons pas eu de vrai grain pendant cette partie de la nav', seulement un peu de pluie par moments mais de manière très raisonnable. Les poissons volants fuyaient toujours autant sur notre passage, si ce n'est plus! Un beau **matin** nous avons même croisé un flotteur de filet de pêche qui dérivait, perdu en plein océan... Pas de voiliers pendant bien longtemps, seulement quelques cargos ou pétroliers une fois de temps en temps.

Enfin les dix derniers jours furent plus réguliers. La journée typique était celle où, par 10-14 nœuds de vent, nous **hissions** le spi, la grand-voile arisée pour ne pas le déventer. Le vent forcissait souvent en fin d'après-midi. À partir de 15 nœuds, le spi devient plus **difficile** à affaler et l'on prend plus de risques de casse car le bateau a tendance à partir au lof. Partant de ce constat, nous affalions le **spi** pour dérouler le génois et larguer les ris, le temps de la nuit.

Nous étions préparés à faire face aux grains, ces coups de vent imprévisibles et accompagnés de pluie. Pourtant, beaucoup de **nuages** noirs sont passés en rinçant simplement le pont avec quelques gouttes d'eau. Par précaution, nous réduisions la voilure, mais pas pour longtemps. Une nuit, deux **grains** ont été plus impressionnants, faisant monter le vent à 24 ou 26 nœuds, pendant un quart d'heure ou vingt minutes. Il faut alors prendre son mal en patience, et laisser l'eau vous dégouliner sur la veste et la **salopette** de quart, bien étanches malgré la pluie battante.

Et nous, dans tout ça? Les **manœuvres** sont peu nombreuses lorsqu'on fait des caps constants, alors changer la voilure fait partie des occupations plutôt **sympathiques** (lorsqu'elles ne nous coupent pas dans la chute d'un livre des plus passionnants). Mais que faisons-nous de tout ce temps au milieu de **l'Océan**?



TRANSATLANTIQUE - VIE QUOTIDIENNE ET SARGASSES -

Tout jeunes marins qu'on est, on s'est lancés dans cette grande traversée sans vraiment se rendre compte de ce qui nous attendait ! Il faut bien une première fois à tout, et cette transatlantique a commencé pour nous très tranquillement avec assez peu de vent. Tant mieux, car nous n'avons absolument pas été sujets au mal de mer grâce à un **amarinage** tout en douceur. La vie à bord s'est vite organisée autour des quarts : 22h-00h30 Domi, 00h30-3h PA, 3h-5h30 Jeanne et 5h30-8h JB pour ce qui est de la nuit, et puis en journée deux quarts de 1h45 chacun, un dans la matinée et un dans l'après-midi. Nous avons retrouvé avec grande joie nos occupations habituelles à bord, la principale pour tout l'équipage étant la **lecture**. Tout ce temps et ce calme qu'on trouve sur l'océan est bien propice à lire des livres et nous en avons engloutis beaucoup ! La bibliothèque pourtant bien fournie en début d'année réduit dangereusement au fil des jours... et puis il y a bien sûr la musique et le **chant** qui font maintenant partie de notre quotidien. Une guitare, un ukulélé, un piano, un harmonica, les chansons du Diapason et nos petites voix pleines d'entrain et hop ça part ! Chanter unit les cœurs et c'est pour nous de vrais moments de **qualité** en équipage. On s'est même attelés à quelques chants polyphoniques, notre nombre de 4 collant parfaitement pour faire les quatre voix de bases : soprano, alto, ténor et basse.

Une vingtaine de jours en mer c'est tout de même long et il faut être **endurant**. Chacun de nous est arrivé à bien gérer sa fatigue sachant quand faire des **siestes** stratégiques pour tenir le coup. Lorsque le vent a forci durant quelques jours, il fallait se relayer non-stop à la barre car le pilote automatique n'arrivait pas à tenir le bateau. C'étaient les jours les plus durs car les plus remuants. Lorsque nous avons retrouvé une allure plus paisible après cela, nous avons aussi goûté à nouveau au plaisir de faire des **jeux** ensemble, comme par exemple des grosses parties de Monopoly ou de crapettes très disputées.



ANECDOTE 4

Les hameçons

Au cours de cette transat nous avons essayé de pêcher à de nombreuses reprises. Nous avons fait une bonne réserve d'hameçons au Cap-Vert car nous en avions déjà perdu, mais ça ne nous a pas empêchés d'arriver en Martinique avec seulement deux hameçons restants, tous les autres nous ayant été emportés par des dorades ou autres animaux marins. Malgré tout, après de nombreux essais, nous avons eu un peu avant la mi-transat deux poissons dont nous ignorons le nom français, qui ont ravi nos babines un dimanche midi !



Durant toute cette traversée, nous avons une mission **scientifique** assignée par les chercheurs du laboratoire du MIO (Institut Méditerranéen d'Océanologie) à réaliser: depuis maintenant quelques années, on observe dans l'Océan **Atlantique** une multiplication inquiétante d'algues nommées Sargasses, qui forment des radeaux grands de parfois plusieurs kilomètres, et qui s'échouent massivement sur les côtes, notamment aux Antilles. Ce phénomène est très problématique car la **dégradation** particulièrement rapide de ces algues produit un gaz toxique (H₂S), dangereux pour la santé. Pour aider aux recherches sur ce phénomène, nous avons observé ces radeaux de sargasses durant toute notre traversée et nous en avons prélevé quotidiennement des **échantillons**: il s'agissait de ramasser une bonne quantité d'algues au milieu d'un radeau, les trier par type (3 types existants), puis conserver la tête d'une algue de chaque type dans un sachet de silica gel afin de l'envoyer quelques semaines après au **MIO**. Pour chaque prélèvement nous devons noter la position, la date et l'heure, la proportion de chaque type dans le radeau, ainsi que la taille des radeaux rencontrés. Nous continuerons ce travail pendant notre séjour aux Antilles, ainsi que pendant la transatlantique retour, prévue à partir de la mi-avril !



ANECDOTE 5

Les paris

Dès le début de la nav' nous avons parié tous les quatre sur le nombre de jours que nous prendrions pour arriver en Martinique ; JB : 19 jours ; Jeanne : 20 jours ; PA : 21 jours ; Domi : 22 jours. Après de longues discussions sur ce qu'il fallait compter (le plus proche de l'heure d'arrivée, le nombre de jours révolus, ...), c'est finalement... Jeanne qui a gagné, puisque nous sommes arrivés après 20 jours et 5 heures de traversée !

LE MOT DE LA FIN

Vous l'avez vu dans cette lettre des nouvelles, cette année 2022 commence bien pour nous ! Un défi relevé grâce à vous tous, une première transatlantique pour nous quatre ! Avant le deuxième défi de cette année, la transatlantique retour qui sera nettement plus corsée, nous allons passer un bon mois en Martinique avec Louis de Cherisey, un ami qui nous rejoint à Fort-de-France. Outre la découverte de cette île d'outre-mer, nous allons embarquer pour quelques sorties une doctorante du MIO qui étudie... les sargasses, pour lui permettre de poursuivre ses recherches en mer, autour des Antilles. On vous dit à dans un mois, ou moins pour ceux qui nous suivent régulièrement sur nos réseaux !

La team EAGL